RÉFLEXIONS

SUR

LES PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA DOCTRINE

DE

P.-J. BARTHEZ;

PAR F.-G. BOISSEAU, DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS.

J'ai toujours recherché avec empressement les écrits et l'histoire des hommes qui se sont fait un grand nom par la culture des sciences et des lettres. Pour me consoler de n'avoir pu dérober à ces êtres privilégiés quelques-unes des belles traditions du génie, qui souvent tiennent lieu de talent à la médiocrité, je me plaisais à chercher dans les événemens de leur vie et dans leurs ouvrages, l'origine de leurs opinions et le secret de leur célébrité. J'aimais, par exemple, à trouver, dans les Confessions du citoyen de Genève, les causes auxquelles il dut cet amour si vif de l'indépendance et cette exquise sensibilité qui firent les délices de sa jeunesse et le tourment de ses dernières années; ces

méditations profondes, ces sentimens tantôt nobles et fiers, tantôt doux et touchans, qui lui dictèrent le Contrat social, Emile et la nouvelle Héloïse.

Mon goût pour les biographies s'est fortifié par l'étude de l'histoire de la médecine; en m'y livrant, j'ai vu qu'un seul événement suffit quelquefois pour donner une certaine direction aux idées d'un médecin, sans qu'il puisse en changer dans tout le cours de sa vie. On ne doit point lui faire un crime de ce tribut qu'il paie involontairement à l'humanité, car s'il n'est pas complètement le jouet des agens qui l'environnent, on ne peut nier que, comme tous les autres hommes, il n'en reçoive pour l'ordinaire une impression très-durable. La suite de ces réflexions prouvera combien les vues d'Helvétius sur l'influence d'une première éducation sont profondes et conformes à l'observation.

Paul Joseph Barthez, né à Montpellier le 11 décembre 1734, peu de tems après la mort de Stahl dont il fut en quelque sorte le successeur, montra dès les premières années de son enfance un goût passionné pour l'étude. Élevé par des parens de mœurs sévères, il contracta promptement une grande horreur pour le mensonge. Après avoir commencé ses études chez les pères de la doctrine chrétienne à Narbonne, il les termina au collège des doctrinaires de Toulouse, avec beaucoup de succès. Quoiqu'il eût étudié assiduement la physique, les mathématiques pures et les productions des poëtes et des historiens de l'antiquité, ses sentimens religieux le portèrent, à l'âge de seize ans, vers l'état ecclésiastique, mais son père l'en éloigna.

Reçu docteur en novembre 1753, après trois années d'études, avant d'avoir atteint sa vingtième année, Barthez ne cessa de se livrer à la lecture la plus assidue, et vint à Paris où bientôt il fut l'ami de Falconet, médecin consultant de Louis XV, aimable et savant vieillard qui le mit en relation avec Barthélemy, Caylus, Hénault, Mairan, et surtout d'Alembert, pour qui Barthez conserva toujours une véritable amitié.

Nommé médecin ordinaire des armées en 1754, à l'âge de vingt-un ans, Barthez se livra pour la première fois à une pratique suivie, objet de ses plus ardens désirs. Une épidémie meurtrière qui ravagea le camp de Granville, peu de tems après son arrivée à Coutances, lui fournit l'occasion d'exercer son talent pour l'observation. Il s'occupa surtout à caractériser les divers cas où l'on peut employer avec avantage les vésicatoires, l'émétique et les narcotiques dans le traitement de la péripneumonie et de la pleurésie. Que de clameurs durent s'élever contre un jeune audacieux qui, dès ses premiers pas dans le sanctuaire de l'art, osait s'élever à de nouvelles vues, d'autant plus chagrinantes pour les routiniers qu'elles étaient plus judicieuses.

Trois ans après il tomba malade à l'armée de Westphalie dans laquelle il était médecin consultant; Werlhoff lui prodigua les secours de l'art et les soins d'une touchante amitié, avec l'extrême douceur qui caractérisait le célèbre médecin du Hanovre. Barthez étant de retour à Paris, le Président Lamoignon de Malesherbes lui fit donner le titre de censeur royal, et le

chargea de travailler à un commentaire sur Pline, publié en 1771, avec la traduction française de l'immortel ouvrage du naturaliste romain. Barthez travailla ensuite au Journal des Savans et ne crut pas, d'après les vues de quelques esprits rétrécis, que l'analyse d'un ouvrage dût n'être qu'un froid extrait ou une simple table des chapitres. Souvent il fit un excellent mémoire à l'occasion d'une chétive production ; c'est ainsi qu'on se distingue dans la carrière ingrate de la critique médicale, lorsqu'on n'est pas entièrement dépourvu d'idées particulières.

Quelques articles de l'Encyclopédie sortis de la plume de Barthez ne méritent guère d'être mentionnés, puisque tout ce qu'on y lit se retrouve dans les grands ouvrages de ce médecin célèbre.

Un concours pour une chaire de professeur ayant été ouvert à Montpellier, Barthez s'y présenta sous l'égide d'un protecteur puissant; mais il triompha de ses concurrens par la supériorité de son savoir et fut nommé à l'unanimité : il n'avait alors que vingt-six ans et quelques mois. Dans cette nouvelle carrière, on le vit se distinguer par une immense érudition ; il aimait à fixer l'attention peu soutenue des élèves par le récit d'un grand nombre de cas rares, méthode plus attrayante que judicieuse. Pensant que le meilleur moyen d'apprendre ce qu'on ne sait pas parfaitement est de se livrer à l'enseignement, il professa successivement toutes les parties de la médecine et même les sciences accessoires.

Lorsque Barthez vint à Montpellier, quatre prin-

cipales sectes se disputaient la prééminence dans le sein de cette école. Fizes soutenait encore le Boerhaavisme; Sauvage cherchait à établir un Stahlianisme mitigé par quelques dogmes des mécaniciens; Lamure et Tandon défendaient la théorie de Haller sur l'irritabilité et la sensibilité; Venel développait les belles vues de Bordeu sur l'économie animale. Déjà la théorie mécanique du médecin de Leyde avait été vivement attaquée; celle de Sauvage était doublement vicieuse, puisqu'elle reposait sur deux bases également peu solides; il n'était guère possible de rapporter tous les phénomènes de la vie à l'irritabilité et à la sensibilité hallériennes : ces trois systêmes ne pouvaient donc satisfaire l'esprit profond de Barthez. La doctrine de Bordeu fut celle dont il se rapprocha davantage sous un certain point de vue, et dont il s'éloigna le plus sous d'autres rapports.

Bordeu a beaucoup insisté sur la nécessité de n'attribuer les mouvemens de la vie qu'à des forces inhérentes à la matière organisée; sur l'importance de se borner à ce que les sens apprennent, et sur les liens sympathiques qui unissent les divers organes dont se compose le corps humain; il a été vivement frappé des différences que présente à l'observateur l'examen des diverses fonctions, et il a cherché à signaler les rapports qu'elles ont entre elles; mais il ne s'est point occupé d'expliquer les phénomènes de la vie, ou, s'il l'a fait quelquefois, c'est dans un style figuré, peu favorable à la logique dont le langage est toujours sévère. Barthez ne trouva point dans cette

doctrine la *cause* du sentiment de l'unité vitale que chacun éprouve en lui-même, de ce sentiment dû à l'action des nerfs qui établissent entre tous les organes des relations intimes, dont les variations extrêmes donnent lieu aux maladies. Animé du désir de s'élever à la considération d'une cause unique de la vie, il érigea, en principe, la supposition de cette cause, puis il voulut y rapporter toutes les actions vitales.

Les phénomènes dont l'ensemble compose la nature succèdant les uns aux autres dans un certain ordre assez constant pour l'ordinaire, nous sommes involontairement portés à croire que chacun d'eux est produit par celui qui le précède. De là l'idée très-abstraite de *cause*, de *principe*, etc. Sans doute il y a, dans l'existence des corps, une foule de conditions qui nous échappent et qui nous échapperont probablement toujours; mais est-ce une raison suffisante pour nous déterminer à remplir les lacunes que laisse l'observation, par la répétition fastidieuse de mots qui n'ont aucun sens positif? Pourtant on a été plus loin; chaque série de phénomènes a été attribuée à une cause spéciale. C'est ainsi que la différence notable que l'on remarque au premier coup-d'œil entre les phénomènes observés dans les corps vivans et ceux que présentent les corps inorganiques, a de tout tems porté à croire qu'un principe *sui generis* était chargé de présider à l'action des diverses parties des corps doués de la vie. Telle est encore actuellement l'opinion universellement adoptée. Si du moins l'on

s'en était tenu à cette présomption, sans chercher à en déduire aucune conséquence applicable à la physiologie et à la pathologie, il n'en serait résulté aucun inconvénient; l'hypothèse du principe vital serait restée dans la classe de celles qui ont amusé les loisirs des philosophes sans nuire à l'espèce humaine. Mais, ce principe une fois admis, on a voulu en connaître l'essence; les uns lui ont attribué une nature différente de celle de la matière, et l'ont entièrement isolé des corps; d'autres en ont fait tour-à-tour un fluide subtil, une modalité de la matière, une force, une propriété, une faculté, etc.; la plupart des physiologistes de nos jours n'y voient que le résultat de l'organisation : il est curieux de les entendre donner ainsi le nom de principe à une série d'effets. Enfin on a cru généralement qu'il importait au praticien d'avoir une opinion déterminée sur ce point de doctrine; mais il a été facile de se convaincre, au lit des malades, que l'art de guérir ne peut avoir pour base une hypothèse, et moins encore une proposition de métaphysique.

Comme Stahl, Barthez plaça les mouvemens de la vie sous la dépendance d'un principe; mais le professeur de Halles affirme que ce principe est distinct du corps et qu'il en diffère par sa nature; en un mot, l'ame théologique est, selon lui, le principe vital. Le professeur de Montpellier n'ose affirmer que ce principe soit isolé de la matière et d'une nature différente; mais il n'hésite pas à croire que ce principe n'est point l'ame. Ainsi Stahl faisait trois suppositions: *existence*,

individualité et immatérialité du principe vital; Barthez n'en fait qu'une seule : il prétend que ce principe existe, et démontre assez bien ce qu'il n'est pas, sans rien décider sur ce qu'il est. Telle est la différence fondamentale de la doctrine de Stahl et de celle de Barthez. Celui-là trace avec habileté le tableau des phénomènes morbides, et s'il revient souvent à son explication favorite, on le voit rentrer promptement dans le champ plus solide de l'observation, dans le domaine positif de la phénoménologie. Celui-ci rallie tous les faits à un principe qui n'a d'existence que dans sa pensée, et donne à ce roi de la nature humaine, caché dans un mystère impénétrable, des ministres exécuteurs de ses volontés; ces ministres sont les forces sensitives, les forces motrices, la force de situation fixe, etc. Comme l'*ame* de Stahl, le principe vital a des *déterminations ;* l'archée de Vanhelmont entrait en fureur, ses passions portaient le trouble dans l'économie vivante : le principe de Barthez a des *idées ;* ces idées constituent les maladies, du moins M. Lordat l'assure; ce principe n'est donc que l'archée qui raisonne, au lieu de délirer.

Barthez a dit que l'on doit rester dans un doute invincible sur la nature du principe vital, et l'on a voulu lui en faire un mérite; mais il n'a pas même pensé un seul instant à mettre en question la réalité de ce principe dont il suppose l'existence sans la démontrer. C'était pourtant par là qu'il fallait commencer, au lieu d'établir comme axiôme fondamental

une hypothèse qui n'explique rien, ne mène à rien, si ce n'est à d'inutiles combinaisons de mots sans valeur positive. On doit applaudir ce médecin célèbre lorsqu'il déclare que « les phénomènes de la nature ne peuvent nous faire connaître la causalité ou l'action nécessaire des causes dont ils sont les effets, mais seulement nous manifester l'ordre dans lequel ils se succèdent, nous dire quelles sont les règles que suit la production de ces effets, et non ce qui constitue la nécessité de cette production ». Barthez a donc très-bien vu que, dans l'étude de l'homme, on doit avoir pour but de connaître la liaison naturelle des phénomènes de la vie. Mais de cette vue profonde sur laquelle les philosophes français ont si fortement appelé l'attention, de cette vue qui est le principe inattaquable de la philosophie empirique, la seule admissible dans les sciences, parce qu'elle seule exclut rigoureusement toute hypothèse, quelque ingénieuse qu'elle puisse être, Barthez s'est, par une brusque transition, élevé à une cause occulte qui, selon lui, préside au développement des mouvemens vitaux. N''allons point chercher l'origine de cette espèce de travers ailleurs que dans le genre d'éducation dont il ne secoua jamais complètement le joug. Ce besoin de rechercher les *principes secrets* des phénomènes est une trace de la tendance du vulgaire et des logiciens scolastiques (non-seulement du moyen âge, mais encore de ceux de nos jours) à rechercher dans chaque chose ce qu'il y a de plus obscur et de moins satisfaisant pour la raison. L'imagination, la plus active de

nos facultés, trouve son compte à une pareille recherche, mais l'esprit philosophique s'en révolte à juste titre; car dans les sciences, ce n'est pas à l'imagination qu'il faut s'adresser, c'est aux sens, à la mémoire et au jugement.

Il est encore un reproche très-grave qu'on ne peut s'empêcher de faire à Barthez. Il admettait deux classes de phénomènes vitaux; les uns dépendant de la structure des organes, telle est la locomotion; les autres résultant d'une modification du principe vital, la digestion, par exemple; les facultés intellectuelles, les affections dites morales étaient toutes sous la dépendance de l'ame. Une division si singulière n'est pas admissible, elle contraste d'une manière bien remarquable avec la simplicité qu'on s'efforce d'introduire dans les sciences. Eh quoi! la pensée, la haine et l'amitié ne sont pas des fonctions organiques? Bossuet lui-même n'a pas contesté la part que les organes prennent à ces divers actes. Mille faits démontrent sans réplique le rôle que le cerveau et les autres viscères jouent dans l'exercice des facultés intellectuelles et dans le développement des passions. Point de fonction sans mouvement, pas de mouvement sans organe; si le principe vital existe, ils sont tous sous sa direction; on ne peut donc dire qu'il ne préside qu'à certains actes de la vie; ce doit toujours être lui qui donne l'impulsion à laquelle les diverses parties du corps obéissent en se livrant à divers mouvemens, en subissant diverses mutations dont plusieurs nous échappent; ces mouvemens, ces mutations donnent lieu

à des phénomènes dont les uns sont facilement reconnus pour être dus aux modifications instantanées que subissent les organes, tandis que les autres sont également dus à l'action des causes excitantes sans qu'on puisse juger de la liaison qui les unit autrement que par la manière dont ils se succèdent ou se montrent à-la-fois dans les mêmes circonstances. Cette succession, cette co-existence suffisent le plus souvent pour faire reconnaître la liaison qu'il importe de saisir avec certitude. Quand par le rapprochement raisonné des faits on ne peut parvenir à se rendre compte de leur dépendance, on admettrait en vain une cause occulte, ce serait suppléer au silence de l'observation par un inconnu dont rien ne démontre l'existence, et à plus forte raison la nature. Je ne pense pas qu'en mathématiques on admette ainsi des inconnus dont jamais on ne parvient à savoir la valeur.

Les fonctions qui, selon Barthez, sont entièrement du domaine du principe vital, ne sont autres que celles dont l'anatomie et la physiologie n'ont point encore montré complètement les rapports avec la structure des organes. Etrange manière de philosopher, que d'admettre une cause spéciale, afin de cacher les lacunes de notre savoir! N'est-ce pas imiter les poëtes théologiens de la Grèce, qui supposaient des êtres supérieurs pour expliquer tous les phénomènes physiques dont ils ne pouvaient expliquer la production? Dans les sciences physiques, où tant de faits ne sont pas encore ralliés au faisceau des connaissances dont l'ensemble compose ces sciences,

combien de principes ne faudrait-il pas admettre, s'il fallait en reconnaître un pour chaque ordre de phénomènes?

On a voulu justifier Barthez du reproche d'avoir réalisé le principe vital; M. Lordat convient qu'il ne se crut pas obligé de disputer contre les partisans de la nature substantielle de ce principe; « cette opinion lui paraissait, dit-il, découler *assez naturellement* d'un grand nombre de faits, n'être démentie par aucun, et *n'avoir contre elle que le défaut de certitude*.... Loin donc qu'il jugeât nécessaire de détourner les esprits de cette *hypothèse*, il pensa qu'il convenait de rappeler à un modeste scepticisme ceux qui la rejetaient ». Ainsi, de l'aveu de M. Lordat, il penchait vers ceux qui admettent l'existence distincte du principe vital; cette opinion n'avait, selon lui, contre elle que le *défaut de certitude*, et cela ne suffit pas pour la lui faire abandonner. Il alléguait en faveur de cette hypothèse, 1°. *la destruction de la vie sans aucune altération de l'organisation;* cela prouve seulement que toutes les circonstances de l'organisation ne nous sont pas connues, mais cela ne démontre en aucune manière qu'un principe distinct des organes préside à l'exercice de leurs fonctions; d'ailleurs les cas de mort sans lésion organique *appréciable* sont moins communs, aujourd'hui que l'anatomie pathologique a fait reconnaître un grand nombre d'altérations de texture qui jusqu'ici avaient été méconnues. 2°. *La permanence de la vie malgré les lésions les plus profondes des organes qui sont*

réputés en être les sources. Sans doute l'expérience, ou plutôt l'observation, a prouvé qu'une portion considérable du cerveau peut être enlevée, qu'une grande partie du poumon, que le cœur lui-même peuvent être profondément altérés sans que la vie cesse aussitôt; mais pourrait-on nier que ces mêmes faits prouvent sans réplique que la vie dépend de l'intégrité plus ou moins complète de ces organes, puisque ces lésions finissent par faire périr les sujets qui en sont affectés, et que des lésions plus considérables occasionnent rapidement la mort. Pour que cette prétendue preuve fût tant soit peu favorable à l'hypothèse du principe vital distinct du corps, il faudrait qu'on eût vu un corps vivant privé des trois principaux organes de la vie, le cerveau, le cœur et le poumon. Peut-être pourrait-on objecter que les zoophytes, par exemple, n'ont aucun de ces trois viscères, mais il n'en est pas qui n'ait une cavité digestive; si les animalcules infusoirs en paraissent dépourvus, ils ont certainement une multitude de petites cavités qui y suppléent, par conséquent on ne peut rigoureusement dire qu'ils soient privés d'organes. Barthez a été conséquent, car il admit également un principe vital dans les plantes; il aurait bien dû nous dire si, comme les végétaux, ce principe se reproduit par bouture.
3°. *L'espèce d'harmonie préétablie entre la conformation du corps et l'intestin, qui fait qu'un animal essaie des mouvemens pour se servir d'organes qui n'existent point encore ou dont le développement est imparfait, cherche les objets de ses appé-*

tits et les choisit lorsqu'ils se présentent. L'harmonie que M. Lordat voit ici, quelque inexplicable qu'on la suppose, ne démontre pas l'existence d'un principe vital spécial; car il serait encore plus étonnant qu'un être complètement organisé ne donnât aucun signe de vie, ou ne fît pas des essais infructueux lorsque ses organes sont encore imparfaits, et c'est ce qu'on n'a pas encore vu. Il faut bien que les fonctions commencent; or, si leur exercice ne prouve pas un principe vital, leur début ne le démontre pas davantage. Le docteur Gall a donné le nom très-convenable d'*aptitude industrielle* à cette disposition des organes qui les porte à agir d'une certaine manière vers un but utile à l'animal. En vain l'on m'opposerait ce qui arrive dans certains cas d'asphyxie, car rien ne prouve mieux que la vie n'est que l'action organique, puisqu'en *stimulant* les tissus les plus *irritables*, on parvient à en rétablir l'exercice. L'asphyxie démontre aussi, de même que la totalité des états pathologiques, que si le principe vital existe, il est complètement dans la dépendance des organes, bien loin d'en être le régulateur.

Pour couronner ses recherches sur l'individualité du principe vital de l'homme, Barthez dit qu'*il doit être conçu par des idées distinctes de celles qu'on a des attributs du corps et de l'ame.* Les idées que l'on doit se former de l'ame n'ont pas encore été bien déterminées jusqu'ici; mais on n'en était pas encore venu à supposer l'existence d'un être joint au corps, lui donnant la forme et le mouvement, et pourtant différent de ce corps et de l'ame. En procédant ainsi,

Barthez a fini par faire de son principe un être négatif, ou plutôt il est arrivé à dire, sans le vouloir, que ce principe n'est qu'une chimère.

Je me bornerai à faire une seule remarque sur la manière dont Barthez considère les sympathies; il pense que plusieurs d'entre elles ont lieu entre des organes qui ne sont associés par *aucun lien anatomique*. On ne conçoit pas qu'il soit possible de dire sérieusement que certains organes ne sont liés par aucun lien anatomique. Combien ici Bordeu se montre supérieur à Barthez, en cherchant à rendre raison de ces sympathies *mystérieuses*, par l'étude approfondie du tissu cellulaire et des filets nerveux. Je dois rappeler ici ce qu'a dit Tissot sur ce sujet si important, dans son traité des maladies des nerfs, trop peu lu par les jeunes médecins de nos jours. Cependant on ne peut disconvenir que l'histoire des sympathies n'ait été fort enrichie par les savantes recherches de Barthez et par les rapprochemens lumineux qu'il a su faire d'un grand nombre de faits. On ne peut lui reprocher que les conséquences qu'il en a tirées.

On a dit que l'ame était une substance simple, parce qu'une réunion de parties ne pourrait être juge des diverses impressions transmises au cerveau par les nerfs; à l'instar des philosophes qui ont considéré de cette manière la cause de la pensée, Barthez déduit une preuve de l'existence du principe de la vie, du sentiment d'unité que nous éprouvons, et de la relation sympathique qui unit tous nos organes; il attribue les sympathies à l'influence d'une cause *essen-*

tiellement une, et c'est à cette cause qu'il a donné le nom de principe de la vie. Tout ce que l'on a dit sur l'unité de l'âme est ici rigoureusement applicable; c'est une manière abstraite d'exprimer la cause du sentiment de l'individualité ; car les mots *substance simple* ne nous offrent aucune idée positive. L'unité physiologique est si évidemment un résultat des liens nerveux et vasculaires qui unissent les organes, qu'on ne peut trop s'étonner de ce que Barthez en ait conclu la nécessité de l'attribuer à un principe particulier.

Je ne crois pas trop m'avancer en déduisant des considérations qu'on vient de lire, que la recherche de l'existence, de l'individualité et de l'unité du principe vital est tout-à-fait oiseuse ; les utiles travaux des physiologistes qui, avant et depuis Barthez, l'ont dédaignée, prouvent encore mieux combien il est facile de s'en passer dans l'étude de la vie.

Livré dès l'enfance à l'étude des sciences mathématiques, Barthez a voulu devenir le Newton de la médecine, et bien d'autres depuis ce grand homme ont eu cette prétention, sans rien avoir de ce qui pouvait lui servir d'excuse. Il a cru qu'à l'aide d'un mot qui ne représente qu'une fiction il porterait dans les sciences médicales la clarté qui règne dans les sciences exactes, mais celles-ci n'ont pour objet que des phénomènes ou des résultats qui découlent constamment de la même manière les uns des autres. Pour obvier à la variété des phénomènes de la vie, Barthez subdivisa son principe vital en trois forces; ce luxe d'abstractions ne fut qu'une obscurité de plus. Osons dire que ce célèbre médecin n'a point compris Bacon,

Locke et Newton; il n'a pas vu qu'il n'y a qu'une bonne méthode de s'élever à une théorie vraiment fondée sur l'observation, c'est d'arriver à un *fait* général qui se retrouve dans tous les autres *faits*, et non de créer un *mot* qui représente un *être imaginaire*, puisqu'il ne laisse aucune prise à l'action de nos sens. En physique, le mot *attraction* ne désigne pas une *force*, mais plutôt l'état de deux corps agissant l'un sur l'autre (par un mécanisme inconnu) de manière à se rapprocher si une autre action ne s'y oppose; ce mot est donc l'*expression d'un fait*, et non une dénomination imposée à une cause occulte dont on a aucune idée. Or, *principe vital* ne signifie, dans la doctrine de Barthez, qu'une cause inconnue dans sa nature, et dont la réalité n'est qu'une hypothèse. Il n'en est pas de même du mot *irritabilité*, employé pour désigner l'aptitude des tissus vivans à recevoir l'impression des stimûlans internes et externes. Mais, dira-t-on, au mot *principe vital* substituez ceux d'*incitabilité*, d'*irritabilité*, d'*excitabilité*, et la doctrine de Barthez n'aura plus rien qui vous révolte. Un tel changement dans les mots va plus loin qu'on ne pense, car il entraîne un changement total dans le langage, et surtout dans les idées elles-mêmes. Dans la physiologie de nos jours, l'excitabilité est une qualité, une condition de la matière organisée; pour Barthez et ses adhérens, le principe vital est la *cause* inconnue qui préside à la formation, au développement et à l'action des organes. Or, cette cause étant un des mobiles premiers que le raisonnement, fondé

sur l'observation des phénomènes, ne saurait démontrer sans réplique, et qu'on ne peut admettre que par une sorte de suspicion, y revenir sans cesse, c'est tomber des causes occultes si multipliées des anciens dans une cause occulte subdivisée en plusieurs sans cesser d'être unique; c'est faire rétrograder la philosophie médicale, ou du moins arrêter ses progrès; c'est fermer une des sources les plus fécondes de l'observation. En effet, à quoi bon étudier la structure des viscères, si l'estomac digère, non parce qu'il est organisé convenablement pour cet usage, mais par suite d'une circonstance dont nous n'avons aucune espèce d'idée; dès-lors plus d'anatomie, plus de physiologie pathologiques.

Si Barthez se fût contenté de rallier à son principe vital les considérations physiologiques, s'il ne l'eût pas introduit jusque dans la pathologie, son hypothèse n'aurait, en aucune manière, nui aux progrès de la médecine pratique, et l'éclat des belles conceptions thérapeutiques de cet habile médecin n'eût pas été terni. Il n'eût pas méconnu l'importance de la recherche des organes lésés; l'étude de la combinaison des symptômes n'eût pas absorbé toute son attention au point de lui faire oublier qu'un symptôme n'est rien pour un vrai médecin; que plusieurs ne sont guères plus s'ils n'indiquent le siége et la nature de la lésion; et que, dans ce dernier cas, heureusement assez rare, le médecin agit, pour ainsi dire, en aveugle, puisqu'il n'est plus guidé que par un empyrisme routinier.

Jaloux de marcher sur les traces d'un grand homme et de l'imiter même dans ses erreurs, plusieurs des médecins de la nouvelle école de Montpellier affectent pour l'anatomie un mépris qui s'allie merveilleusement avec le dédain que leur inspire le séjour des amphithéâtres, Aussi, dans leurs écrits, dans leurs conversations, leurs idées semblent ne rouler que sur des mots et non sur des faits; la médecine est pour eux une sorte d'idéologie. Ils rangent les symptômes de l'inflammation dans quatre catégories qui sont pour eux autant de maladies distinctes diversement combinées. Partant du principe que la recherche du siége des maladies est peu nécessaire, que la connaissance des symptômes suffit pour diriger le traitement, et que la nature des moyens révèle celle des lésions qu'ils guérissent, ils arrivent à cette conséquence : un groupe de symptômes qui pour l'ordinaire se montrent réunis ou successivement dans un certain ordre, et qui disparaissent sous l'empire des mêmes agens curatifs, constitue une affection morbide essentielle.

De cette fausse manière d'envisager les maladies, il résulte qu'on néglige le diagnostic difficile des lésions faiblement dessinées à l'extérieur; or, pour peu qu'on sache quelle influence funeste exerce trop souvent la médication imprudente d'un organe dont l'affection n'est pas soupçonnée, on voit de suite jusqu'où peut conduire la négligence à s'assurer du siége du mal. C'est précisément la comparaison raisonnée des données fournies par la connaissance du siége de la lésion et des phénomènes morbides lo-

caux et sympatiques, qui démontre évidemment que les prétendus élémens de l'inflammation, par exemple, ne sont que des groupes artificiels de symptômes, formés sur la base incertaine du traitement.

Les moyens que l'on emploie pour remplir une indication ne peuvent servir à la caractériser; car une même indication peut être remplie par des moyens fort différens. Si, de ce que la douleur très-aiguë d'une pleurésie cesse de se faire sentir, ou du moins diminue par la saignée, on conclut que cette douleur était inflammatoire, et qu'elle eût été *nerveuse*, si l'opium l'eût fait disparaître, faudra-t-il donc imaginer une troisième classe pour les douleurs de même nature, qui guérissent par l'administration d'un vomitif? et par suite, mettra-t-on parmi les névroses, ou parmi les atonies, une *inflammation* de la conjonctive, qui cède à l'instillation, entre les paupières, de quelques gouttes de laudanum composé de substances toniques et de substances narcotiques?

Le plus grand service que Barthez ait rendu à la science, et le seul dont on ait à peine parlé, est d'avoir su rapprocher admirablement les phénomènes de la vie; s'il a été heureux dans cette partie de son travail, c'est qu'il s'aidait sans cesse du secours de l'analyse et de la synthèse. Comparant avec soin tous les faits entre eux, il saisit habilement leurs différences, et les rapprocha d'après leur analogie, au lieu de se borner à les exposer dans l'ordre de leur succession, comme Haller et plusieurs des physiologistes de nos jours ont cru devoir faire. L'ordre introduit

dans l'étude de la physiologie par Barthez était donc fondé sur le raisonnement; à cet égard on a été très-injuste envers lui; s'il se fût arrêté là, il eût joui de la gloire incontestable d'avoir le premier créé un système raisonné de physiologie générale, débarrassé de toute hypothèse. Il ne lui restait plus qu'à porter la même méthode dans la pathologie; mais, égaré dans la route difficile de l'induction, il voulut lier d'abord les diverses parties de son travail. Semblable aux historiens, qui cherchent sans cesse dans le secret des cours la cause des événemens, il s'est jeté dans une foule de raisonnemens purement théoriques et parfaitement inutiles pour indiquer le rôle que joue le principe auquel il attribuait l'exercice de la vie, dans la production et l'ordre des phénomènes qui la caractérisent.

Les vices de sa théorie se montrent surtout dans l'application qu'il en a faite à la pathologie. Pour lui une maladie n'est point la lésion d'un ou de plusieurs organes, c'est une affection du principe vital; d'où il résulte que l'étude des effets que produisent :causes morbifiques sur les tissus vivans, n'est que d'une importance secondaire. Sous ce rapport, beaucoup de médecins de Paris sont encore, sans le savoir et sans le vouloir, sectateurs de Barthez contre lequel ils déclament par imitation; combien n'en est-il pas qui ignorent que tout ce qu'ils ont appris à l'école de médecine de la Métropole sur le principe de la vie, est traduit ou imité de Barthez! Il est même fort remarquable que plusieurs de ceux qui affectent de dédaigner sa théorie physiologique, n'ont pas cru devoir s'abstenir de s'en approprier les principes généraux, au

moyen de quelques changemens dans les mots. Aussi Barthez s'est plaint avec amertume de la mauvaise foi de plusieurs de ses antagonistes; mais on n'a pas vu que les plagiaires n'ont guère pris dans ses ouvrages que ce qu'il y avait de plus défectueux. D'autres avant lui avaient parlé des sympathies, Bichat a pu puiser aux mêmes sources. Doit-on considérer comme des larcins l'immense développement donné par Cabanis à quelques mots dits en passant par Barthez sur les rapports du physique et du moral? M. Pinel ne s'est point élevé contre Bichat qui paraît lui avoir emprunté l'idée mère sur laquelle repose toute l'anatomie générale. Pour être juste, il suffit d'être vrai; une idée, quelque brillante qu'elle puisse être, n'est pas un ouvrage immortel; c'est une triste manœuvre que de revendiquer la gloire qu'un auteur s'est acquise en développant d'une manière lumineuse et féconde une pensée, dont peut-être on n'avait pas soi-même entrevu toutes les conséquences. Heureux encore si le désir d'atténuer la gloire des grands hommes s'arrêtait à la vue de leur sépulture; mais ne voit-on pas trop souvent, comme l'a dit un éloquent auteur, l'envie planer jusques sur les tombeaux?

Plusieurs des considérations abstraites de Barthez sur le principe vital, dont l'idée vague, mais dominante, le poursuivait sans cesse, recèlent des vues physiologiques profondes, mais elles ne se révèlent qu'au lecteur judicieux assez habile pour soulever le voile épais qui les dérobe au lecteur superficiel. La nécessité de se livrer à ce travail pénible, souvent dénué de résultat satisfaisant, et qui n'est pas à la

portée de tous les esprits, a donné lieu au reproche d'obscurité impénétrable qu'on a dirigé à l'envi contre les écrits de l'un des médecins les plus célèbres que la France s'enorgueillit d'avoir produits. En vain Barthez a répondu qu'il n'avait écrit que pour certains lecteurs; en vain l'on prétendrait que l'obscurité était inhérente au sujet, j'ose dire que cette obscurité était naturelle au style un peu lourd de Barthez, et qu'on doit en chercher la source dans la tournure de ses idées. Et, bien qu'elle ne soit jamais plus évidente que lorsqu'il parle sur des sujets peu intelligibles par eux-mêmes, on la retrouve encore dans ce qu'il dit sur des matières dans lesquelles les philosophes du dix-huitième siècle ont porté la plus admirable clarté.

M. Lordat semble s'être plu à surpasser l'obscurité dont son maître lui avait donné l'exemple; il cherche à introduire dans la théorie du principe vital le langage de l'idéologie aristotélique. Cette tentative, qui, au siècle où nous vivons, pourra paraître tant soit peu gothique, ne peut avoir aujourd'hui de suites fâcheuses; mais en s'y livrant M. Lordat, bien loin de contribuer à propager la théorie de Barthez, ne fera qu'ajouter à l'éloignement qu'elle inspire à la majorité des médecins français. Ce n'est que dans les ouvrages de ce grand homme qu'on doit aller se pénétrer de ses belles idées, et reconnaître celles qui méritent de tomber dans l'oubli pour la gloire même de l'auteur.

Malgré son langage obscur et pesant, Barthez a beaucoup fait pour les sciences médicales; mais il est venu trop tôt; s'il fût né cinquante ans plus tard, il

se fût trouvé placé dans des circonstances favorables sans lesquelles le génie lui-même avorte ou languit; il aurait complètement mérité le tribut d'éloges qu'on lui a prodigués. Cette assertion étonnera quelques esprits superficiels, et pourtant elle n'est que l'expression exacte d'une vérité incontestable.

Les plus saines d'entre les vues physiologiques et pathologiques de Barthez, accueillies par les nombreux élèves de l'école de Paris, ont été développées et rectifiées par de bons esprits qui ont ainsi continué ses travaux. N'oublions pas que Barthez est du très-petit nombre des médecins qui ont su établir un corps de doctrine régulière. Peu d'hommes savent apprécier le talent d'un auteur qui parvient à former un système remarquable par son ensemble, alors même qu'il est vicieux dans sa base; c'est un mérite peu commun que l'on méconnaît presque toujours, là même où il se trouve au plus haut degré.

J'ai dit avec franchise ce que la méditation des écrits de Barthez m'a inspiré. Loin de moi la basse envie qui se plaît à dénigrer les grands hommes, l'enthousiasme qui ne voit que leurs succès, et l'adulation qui croit les servir en dissimulant leurs fautes; si je cherche avec soin à reconnaître les écueils qu'ils n'ont pu éviter, je cherche avec bien plus d'ardeur la trace de leurs pas dans le chemin qu'ils ont si glorieusement parcouru.

(*Extrait du Journal universel des Sciences médicales.*)
